

faitement à Dieu, exécutent inviolablement tous ses ordres, par cela même qu'elles sont créées; mais ce qui est bien plus fort, Dieu lui-même, notre souverain absolu, qui ne dépend nullement de ses créatures, nous obéit d'une certaine manière, et fait notre volonté, en nous fournissant, comme cause générale de la nature, son assistance et son concours pour faire toutes les actions naturelles que nous voulons, quoiqu'elles soient souvent mauvaises et contraires à ses préceptes.

Voyons quelle est la soumission et l'obéissance des courtisans dans la maison des grands et des princes du monde : dans leur servitude que de choses ils sont obligés de souffrir contre leur humeur, leur jugement et leur raison, sans montrer leur répugnance, mais, au contraire, avec bonne grâce ? que de rebuts, de mépris et de déplaisirs ! quelle dépendance ! Il n'est point de condition parmi les hommes, dit Sénèque, qui ne soit accompagnée de quelques misères ; mais la plus misérable de toutes, est celle où tout se fait par la volonté d'un autre, qui devient le premier mobile et le principal ressort de tous les mouvemens ; où on ne dort, on ne marche, on ne mange que selon le bon plaisir des maîtres ; où aimer et haïr, deux sentimens les plus libres du monde, sont soumis au commandement. Si ces pauvres esclaves veulent savoir combien leur vie est courte, ils n'ont qu'à voir de quelle partie ils en disposent (1). Si les hommes se soumettent et obéissent ainsi à d'autres hommes pour des espérances vaines, qui souvent s'évanouissent en fumée, combien le Religieux n'a-t-il pas plus de raison pour obéir à Dieu, dans la personne de son supérieur, puisque dans

(1) *Omnium quidem occupationum conditio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem occupationibus laborant, ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulat gradum, ad alienum comedunt appetitum; amare et odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi, si velint scire quam brevi ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Cap. 19. de brevité. vitæ.*

son service tout est grand, noble et relevé, et que les récompenses sont immenses et infaillibles.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'obéissance regarde tous les Religieux en général ; ce que nous allons dire regarde principalement la Compagnie de Jésus, à qui l'obéissance est particulièrement recommandée, pour laquelle ils doivent avoir une affection toute spéciale, et à l'acquisition de laquelle ils doivent travailler de toutes leurs forces.

Saint Ignace l'a donnée comme le caractère propre et la vraie marque de la Compagnie. Que d'autres ordres, dit-il, nous surpassent en jeûnes, en veilles et en autres austérités, que chacun suive saintement sa vocation ; mais pour ce qui tient à la perfection de l'obéissance, à une résignation parfaite de sa volonté et à l'abnégation de son propre jugement, je désire, mes Frères bien-aimés, que ceux qui servent Notre-Seigneur en cette Compagnie soient merveilleusement parfaits, que ce soit la marque qui fasse connaître les vrais enfans et qui les distingue de ceux qui ne le sont pas ; qu'ils ne fassent jamais attention à qui ils obéissent, mais qu'ils contemplent, dans celui qui commande, Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour l'amour duquel ils obéissent (1). Jésus-Christ nous a laissé la charité du prochain comme la marque à laquelle il veut qu'on reconnaisse ses vrais disciples (2). De même saint Ignace a établi l'obéissance en son ordre comme marque distinctive.

Un des auteurs de sa vie raconte qu'il avait soin de former ses disciples non à des tendresses de dévotion, mais à des vertus fortes et solides ; à ne s'attacher à rien, même aux choses bonnes et louables, mais à dépendre uniquement de la volonté des supérieurs par un dépouil-

(1) En l'Épît. de l'obéissance.

(2) In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joan. 13. 35.*

lement de toute affection, et même s'il est possible, de toute inclination. Il ne faut jamais chercher à pénétrer leurs desseins, à examiner leurs ordres, qu'ils élèvent ou abaissent, peu importe. Ils doivent toujours être persuadés que Dieu a donné à leurs supérieurs tous pouvoirs de voir, de juger et de disposer; aux inférieurs appartient seulement la gloire de se soumettre et d'obéir avec une grande simplicité de cœur; ils doivent donc être toujours prêts à exécuter toutes les choses qui leur sont ordonnées, quelque élevées, étranges, extravagantes même en apparence qu'elles soient, et il faut obéir à l'instant (1).

Saint François-Xavier, uni à saint Ignace en la même pensée, recommandait à tous ceux qui étaient en Orient, la vertu d'obéissance comme la principale. Il voulait que l'on mît tous ses soins et toutes ses affections à la pratiquer. Il disait et répétait souvent, soit de bouche, soit par lettres, que, sans une vraie et sainte obéissance, il ne pouvait y avoir de vrais religieux, ni un véritable enfant de la Compagnie; parce que, sans cette vertu, il est impossible de persévérer avec la joie et la paix intérieure, et qu'on ne pouvait attendre aucun succès. Il ordonnait pour cela de s'abandonner entièrement à la conduite du supérieur, parce qu'il est bien plus sûr d'être conduit que de conduire, d'obéir que de commander (2).

Le père François de Borgia, troisième général de la Compagnie, disait, qu'elle ne pouvait se maintenir et s'augmenter, avec de grands progrès, que par trois choses: la première était l'oraison et l'usage des sacrements; la seconde, les persécutions; la troisième, l'obéissance; parce que, disait-il, la première nous unit à Dieu, la seconde nous sépare du siècle, la troisième nous lie les uns aux autres, et nous attache à nos supérieurs comme des

(1) Maffei vitæ Ignat. lib. 3. cap. 10.

(2) In ejus vit. l. 4. cap. 10.

membres à leur chef. Il disait encore, pour recommander l'obéissance, qu'elle était comme un vaisseau bien équipé, dans lequel les Religieux naviguent avec assurance au milieu des tempêtes de cette vie, et tiennent une route sûre, même pendant qu'ils dorment, pour arriver au port de la bienheureuse éternité (1).

Ces trois éclatans flambeaux de cette illustre Compagnie n'ont pas tenu renfermés dans leur intérieur ces principes d'obéissance, ils en ont laissé de grands et mémorables exemples. Saint Ignace n'avait à obéir à personne de la Compagnie, parce qu'il en était le supérieur et le général, mais il obéissait à tous ceux à qui il pensait y être obligé. Il portait un si profond respect au souverain Pontife, et sa soumission était si grande, qu'il disait: Si le Saint-Père me commande, et même me fait signe d'aller à pied, à mon âge, en quelque lieu que ce soit, n'ayant pour tout soutien qu'un bâton; de faire voyage sur mer jusqu'au bout du monde dans un vieux vaisseau dépourvu de tout, je suis prêt à obéir. On lui fit observer que cette résolution manquait de prudence; il ne faut pas recommander la prudence à celui qui obéit, dit saint Ignace, mais à celui qui commande et qui doit bien considérer et examiner les ordres qu'il donne: l'inférieur n'a qu'à obéir (2).

Toutes les fois qu'il était malade, il obéissait avec tant de simplicité au médecin, qu'il regardait ses conseils comme des arrêts, et ses ordonnances comme des miracles; il semblait dépouiller toute sa prudence ordinaire, et laissait la disposition entière de sa vie et de sa mort à celui qui le traitait. Etant un jour grièvement malade d'un mal d'estomac causé par une trop grande chaleur de foie, le médecin de la maison, jeune homme qui n'était pas des

(1) Histor. Societat. p. 3. lib. 8.

(2) Maffei. in ejus vit. lib. 3. cap. 7.

plus capables, lui ordonna des remèdes absolument contraires à son mal. Il croyait que la maladie prenait sa source dans une complexion froide, et il employa, pour le guérir, sans que le malade s'y opposât, quoiqu'il connût la nature de sa maladie, ce qui lui serait bon et nuisible, tout ce qui pourrait lui échauffer le corps; il le fit bien couvrir, fit fermer sa chambre afin qu'il n'y eût point d'air frais; il ordonna des viandes chaudes, peu de vin, mais du plus fort, et une foule d'autres choses qui l'eussent en peu de temps conduit au tombeau. Les pères voyant le danger évident où le menait cette manière de le traiter, appelèrent un autre médecin très-habile qui mit bientôt son malade sur pied, par des moyens tout opposés. Le mercredi saint, le même médecin ordonna au général qui avait une grosse fièvre par suite du jeûne rigoureux du carême, de manger un peu de poulet, pour reprendre un peu de force; mais il craignait bien que le malade n'obéît pas à cause de la sainteté du jeûne, cependant il le fit sans difficulté; ce n'était pas certes par sensualité ni par plaisir; on sait bien que ceux qui ont la fièvre, ont perdu le goût, ou que s'il leur en reste encore il ne se porte que sur ce qui peut nuire. Il voulait simplement obéir, le médecin, venant le voir le lendemain, lui demanda s'il avait mangé du poulet comme il l'avait ordonné, il craignait que le jeûne rigoureux de ce saint jour ne l'eût retenu, saint Ignace lui répondit qu'il avait obéi. Le médecin très-étonné et très-édifié, lui dit: vous l'avez fait mon père, eh bien voilà ce que je pense de cette action: je traite maintenant plusieurs malades qui n'ont point observé le jeûne et l'abstinence étant en bonne santé; j'ai été obligé de leur ordonner de la viande pour leur guérison, pendant cette grande semaine; à peine ont-ils voulu y acquiescer; ils croyaient que c'était un trop grand crime de manger de la viande pendant ce saint temps, et vous, qui avez jeûné rigoureusement, qui étiez aux

portes de la mort, vous n'avez pas fait la moindre observation et avez mangé du poulet sans résistance; c'est mon père, ce que je ne saurais assez admirer, saint Ignace lui répondit avec un visage serein: monsieur il faut obéir.

L'obéissance a éclaté avec la plus grande splendeur dans saint François Xavier, un des plus beaux ornemens de la Compagnie de Jésus, lorsque saint Ignace l'envoya aux Indes, voyage très-long, très-dangereux, où il devait endurer des travaux infinis, il ne fit aucune observation, et se mit en chemin le lendemain du jour où saint Ignace lui avait déclaré sa volonté. Il avait tant de respect pour son supérieur, qu'il lisait toujours ses lettres à genoux. Saint Ignace avait une si haute estime de l'obéissance de saint François Xavier, il en était si sûr que, voyant ses forces baisser et ayant quelques pressentimens de sa mort prochaine, il résolut de le rappeler en Italie, comme le plus grand appui et la plus forte colonne de la Compagnie. Dans la dépêche qu'il lui envoya, il ne mit que la seule lettre I, qui signifie *venez*, sans donner d'autre motifs, tant il était persuadé que cela était suffisant pour le faire revenir d'un bout du monde à l'autre, de l'Orient à l'Occident, du Japon à Rome, et abandonner ses grands travaux auxquels il s'appliquait avec tant de succès, et que Dieu illustrait de tant de miracles. Cette dépêche eût eu son effet si elle était arrivée à temps aux Indes, et eût été rendue à Xavier avant sa mort. C'est sans doute l'exemple d'une obéissance héroïque. La plus petite des lettres de l'alphabet aurait suffi pour faire revenir de si loin, de l'extrémité de l'Orient, un si grand personnage occupé avec tant de soins à des œuvres si importantes à la gloire de Dieu et au salut des âmes (1).

Saint François de Borgia avait été très-grand dans

(1) In ejus vit. lib. 4. c. 10.

le monde. Il avait été vice-roi de la Catalogne, et personne ne fut plus obéissant et plus petit que lui en religion. A son entrée, on le mit sous la conduite d'un supérieur, qui, sans considérer la position dans laquelle il avait été, l'employât à ses bâtimens, comme un manoeuvre. Quand il allait à la cuisine pour aider le cuisinier, il lui obéissait avec tant d'exactitude qu'il n'aurait pas levé le pied sans son ordre. Saint Ignace voyant que sa ferveur l'emportait trop loin, que ses austérités allaient au delà des bornes, lui donna un frère coadjuteur, nommé Melchior Marc, comme supérieur en ce point. Cet homme illustre, étant même commissaire de la Compagnie de Jésus en Espagne et en Portugal, avait une si grande soumission pour ce frère, qu'il n'est pas de servitude qui puisse lui être comparée; il ne faisait rien qui tint à sa santé sans que Marc ne le lui eût ordonné ou permis; il mangeait, il buvait, il dormait, il allait prendre l'air, selon la volonté de Marc qui quelquefois même en substituait un autre à sa place, qui prenait la même autorité. Il aimait l'obéissance comme la vertu propre de Jésus-Christ, quoique ce divin maître nous ait laissé des exemples de toutes les vertus, que ce bienheureux s'efforçait d'imiter, il avait cependant une inclination toute particulière de le suivre dans son obéissance, puisque le Sauveur avait mieux aimé perdre la vie que de manquer à cette vertu en se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (1).

Les Pères anciens de la compagnie de Jésus si grands en vertu, possédans si parfaitement l'esprit de l'ordre, ont laissé des exemples aussi sublimes d'obéissance, comme on le peut voir aisément dans leur vie. Le célèbre père Jean d'Avila, l'ornement de l'Espagne, envoya deux de ses disciples, Jean Gusman, et Gaspard Loart, à saint

(1) Histor. Soc. p. 3. lib. 8.

Ignace, pour être reçus dans la Compagnie. Avant leur départ il leur donna cet avis remarquable : vous allez entrer dans un ordre uniquement occupé du salut des âmes; prenez avant tout la ferme résolution de vous rendre utiles à tous les hommes, et de procurer leur salut devant Dieu par vos prières. Quand aux emplois, au temps et aux lieux, et à tout ce qui peut vous servir pour aider votre prochain; pensez que le choix ne vous appartient pas. Si quelquefois il s'élève quelque idée contraire, regardez-la comme une tentation du démon; gravez dans votre cœur ces mots d'un Religieux : je suis venu en religion pour être jugé, et non pas pour juger; ayez la ferme assurance que Dieu conduit les supérieurs dans ce qu'il veut faire de vous, qu'ils ont des raisons et des motifs qui vous sont inconnus; rappelez-vous des paroles que Notre-Seigneur dit à saint Pierre : que t'importe les desseins que j'ai sur Jean et ce qu'il deviendra, ne pense qu'à me suivre (1). Si vous n'avez pas le plus grand soin de vous dépouiller du malheureux défaut d'examiner vos supérieurs, vous n'aurez jamais de paix, vous ne mènerez jamais une vraie vie; abandonnez-vous entièrement à l'obéissance, regardez-la comme un des plus grands dons que Dieu ait faits aux hommes et espérez que, par elle, Dieu prendra un soin particulier de ce qui vous regarde et vous conduira au salut. Ne fondez pas cette espérance sur la sagesse de votre supérieur, mais sur la promesse de Dieu, et soyez sûrs que l'obéissance vous donnera alors un grand repos, et que vous ferez, en peu de temps, de notables progrès dans la vertu. Que rien de ce que l'on vous commande ne vous trouble et ne vous étonne; l'ordre dans lequel vous allez entrer est entièrement consacré au salut des âmes; tout ce qui peut contribuer à son accroissement et à sa conservation, quand

(1) Quid ad te? tu me sequere. Joan. 21. 22.

ce serait de laver les écuelles, tout sert à aider le prochain et à convertir les âmes, et il faut le faire de grand cœur. Renoncez donc à vos propres mouvemens, faites toutes vos actions par obéissance, et précisément comme actions d'obéissance. Après leur avoir dit de se bien persuader qu'ils allaient à la croix, qu'ils auraient beaucoup à souffrir; et leur avoir donné d'autres avis, il revient à l'obéissance et conclut en leur disant : faites tout votre possible pour détruire votre volonté et surtout votre jugement propre, qui est l'extermination de la consolation céleste, l'ennemi de la paix intérieure, le Père de la division, un satellite audacieux et rebelle, un censeur des supérieurs, une idole élevée contre l'autorité de Dieu, qu'il faut jeter à terre et mettre en pièces, afin que Dieu seul règne en vous, et soyez certains qu'il veut ce que vos supérieurs vous commandent; appuyés inébranlablement sur ce principe, soyez sûrs que vos affaires iront bien.

Tels ont été les derniers avis que ce grand homme et cet excellent directeur donna à ses deux disciples en les envoyant à Rome. Il les recommanda au père Martin Olave, Espagnol, son ancien ami, docteur de Paris, homme d'un grand savoir. Dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet il l'avertit lui-même de deux choses importantes. Rendez grâce à Dieu, lui dit-il d'abord, de vous avoir fait le don de la vocation religieuse, mais ne tirez pas vanité de ce don, et ne vous préférez pas à ceux qui ne l'ont pas reçu; pensez au contraire, selon le conseil de saint Bernard, que votre faiblesse et votre lâcheté vous ont réduit au point d'avoir besoin, pour vous sauver, d'un grand nombre de puissans secours. Souvent Dieu punit les Religieux, qui se flattent de l'excellence de leur état, en les laissant tomber dans de grandes aridités de cœur, dans des sécheresses et des dégoûts; alors ils deviennent indévots, lâches, pauvres et misérables, comme

ils étaient persuadés que l'étaient les séculiers. N'ayez ensuite aucune attache à votre propre sens, vous devez le considérer comme un ennemi mortel. Les hommes instruits donnent souvent dans le piège, et, par un juste jugement de Dieu, ils sont privés de goûter les fruits de l'arbre de vie, parce qu'il ont mangé avec excès ceux de la science.

D'après cet excellent avis, il faut que ceux qui se sont consacrés à Dieu dans la Compagnie de Jésus pour le servir et travailler au salut des âmes, s'adonnent avec toute la force de leur cœur à la vertu d'obéissance, qu'ils la pratiquent comme on doit le faire selon les règles de l'institut, c'est-à-dire, non par contrainte, mais de bon cœur et par amour. Il faut que cette vertu soit intérieure, que ce soit une véritable soumission d'esprit et de jugement, et non pas seulement une obéissance extérieure qui doit être bannie de la compagnie, que saint Ignace blâmait et condamnait en disant : pour bien remplir les devoirs de votre institut; il faut préférer l'obéissance à toutes les autres vertus. Rien ne fait plus mal que d'examiner, avec curiosité, les commandemens des supérieurs, de ne pas s'y soumettre sur le champ; on ne mérite pas le nom d'obéissans si on ne soumet pas à ses ordres, son jugement et sa volonté. Le sacrifice le plus agréable, l'holocauste le plus parfait que l'on puisse offrir à Dieu, c'est de lui offrir toutes les facultés de son âme et surtout sa volonté et son jugement. Quant à ceux qui obéissent à regret et seulement à l'extérieur, il faut les ranger plutôt au nombre des esclaves, ou même des bêtes brutes, qu'au nombre des vrais Religieux. Celui qui ne joint pas à l'obéissance le consentement de la volonté et l'assentiment de son jugement n'est qu'à demi Religieux.

L'année qui précéda celle de sa mort, saint Ignace renvoya de la Compagnie un Père, homme savant et laborieux, mais si entêté, si attaché à ses idées qu'après

avoir épuisé tous les moyens, il ne put jamais le rendre docile et soumis. Après lui avoir donné son congé, voyant avec douleur la source du mal, malgré tout ce qu'il avait dit de l'obéissance dans ses constitutions, dans sa lettre aux jésuites de Portugal, dans ses exhortations publiques et particulières et dans ses entretiens familiers, et fit appeler le père Jean Vitus son secrétaire, et lui dit : écrivez : je désire que tous les Religieux de la Compagnie de Jésus, connaissent ce que je pense de l'obéissance, puis il lui dicta ce qui suit :

1° Ayant embrassé l'état religieux je dois être soumis en tout à Dieu et à mes supérieurs, et cette soumission n'est autre chose qu'un abandon que le Religieux fait de lui-même pour être conduit en tout comme le supérieur le juge à propos.

2° Je dois désirer d'avoir un supérieur qui m'exerce à l'obéissance, qui fasse mourir mon esprit propre et anéantisse mon jugement.

3° En renonçant à ma volonté, pour suivre la sienne en tout où il n'y aura pas péché.

4° Il y a trois manières d'obéir, la première est de faire la chose commandée en vertu de l'obéissance; ce degré est bon; la seconde est de la faire quand elle est seulement proposée, sans attendre le commandement, ce degré est meilleur et plus relevé; mais le degré qui l'emporte sur les deux autres et de la faire à un signe et à la moindre marque de la volonté du supérieur, sans qu'il soit besoin qu'il la commande ou qu'il la propose.

5° Il ne faut jamais examiner quelles sont les qualités du supérieur, s'il a de grands talens ou s'il n'en a que de médiocres, il faut voir seulement qu'il tient la place de Dieu sur la terre; car toutes les réflexions, tous les examens détruisent l'obéissance.

6° Lorsque le supérieur commande une chose que l'on croit mauvaise et contre la conscience, il faut obéir

et se soumettre quand ce n'est pas évident. Si l'on ne peut gagner sur son esprit de se soumettre et de calmer ainsi sa conscience, il faut consulter, une, deux ou trois personnes; si, après leur avis, la peur subsiste toujours, on peut être bien rassuré qu'on est éloigné de la perfection et de la vertu que doit avoir un bon Religieux.

7° Le Religieux n'est pas à lui, mais à celui qui l'a fait et à celui à qui il a confié son pouvoir; il doit être comme une boule de cire entre ses mains, afin qu'il lui donne la forme qu'il voudra, sans opposer plus de résistance; soit pour écrire des lettres, soit pour en recevoir, parler à ceux-ci ou à ceux-là : la véritable dévotion du Religieux est de ne rien faire de lui-même.

8° Le Religieux est comme un corps mort qui n'a ni volonté, ni jugement, comme une petite image du crucifix que l'on place où l'on veut, comme le bâton d'un vieillard qui le prend, le laisse, le met où il veut quand il le trouve bon; ce n'est qu'ainsi qu'il pourra être utile à la gloire de Dieu et au bien de la communauté.

9° Il ne faut jamais demander à un supérieur ni même le prier de nous envoyer en tel lieu, de nous donner tel emploi, il faut lui laisser tout pouvoir de disposer de nous sans nous en mêler, et regarder comme les meilleures, toutes les dispositions qu'il prend.

10° On peut lui demander cependant quelques petites choses bonnes, comme d'aller aux stations, etc., mais avec un esprit soumis, parfaitement disposé à faire sa volonté et à la préférer à tout.

11° Quand à ce qui tient à la pauvreté et à l'usage que l'on doit faire des choses de la communauté, il faut pratiquer tellement l'obéissance, que l'on soit comme une statue qui se laisse dépouiller de tout ce qu'elle a, sans résistance. Telles sont les dernières volontés et le testament de saint Ignace que ses enfans doivent méditer sans cesse.